



ROBERT COLONNA D'ISTRIA

LE SECRET DE NAPOLÉON

ÉQUATEURS HISTOIRE

LE SECRET
DE NAPOLÉON

DU MÊME AUTEUR

L'Art du luxe (Hermé, 1991 ; Transbordeurs, 2006).

Histoire de la Corse (France-Empire, 1995 ; Tallandier, collection «Texto», 2019).

Bernanos. Le prophète et le poète (France-Empire, 1998).

Mémoires de Napoléon (France-Empire, 1998 ; Tohu-Bohu, sous le titre *Moi, Napoléon Bonaparte*, 2020).

Maroc, lumière berbère (Vilo, 2003)

Voyage au Cap Corse (Le Garde-Temps, 2004).

Hexagone Trotter, récit d'un voyage à pied de 1 200 km à travers la France (Transbordeurs, 2004).

La Lumière et le royaume. Essai sur l'œuvre de Henri Bosco (Transbordeurs, 2006).

Trahir Napoléon (France-Empire, 2014 ; Tohu-Bohu, 2020).

Le Testament du bonheur (Le Rocher, 2016).

Une famille corse. 1 200 ans de solitude (Plon, collection «Terre humaine», 2018, Prix du livre corse ; Pocket, 2019).

La Femme qui voulait écrire des romans d'amour (Materia Scritta, 2020).

Robert Colonna d'Istria

LE SECRET
DE NAPOLÉON

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-859-4.

Dépôt légal : février 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

La comtesse et l'Empereur

Pourquoi voyager sur les pas de Napoléon? W.G. Sebald fournit une réponse possible. De passage à Ajaccio, l'écrivain allemand, qui a travaillé sur le secret, l'occultation, la quête des origines, résidait dans un hôtel voisin, et avait été intrigué par mon immeuble: « Je pénétrais dans l'une ou l'autre des sombres entrées de maison semblables à des galeries de mine, et j'essayais de m'imaginer habitant l'une de ces forteresses de pierre, sans autre occupation jusqu'à la fin de mes jours que l'étude du temps passé et du temps qui passe. » Ma vie est à peu près réglée ainsi, dans la douce ivresse de la lecture, dans la contemplation. Si je jouis d'un climat délicieux et d'une des plus enthousiasmantes vues de la Méditerranée, il m'arrive, en attendant la fin de mes jours, d'être heureux de m'échapper, en quête d'une lumière neuve, d'un autre pays, d'un air différent. Voilà pourquoi j'ai décidé de me balader sur les routes de l'Europe, avant moi infatigablement arpentées par mon compatriote d'Ajaccio. Je voyage d'abord pour me distraire. Tout voyage est une quête,

mais d'abord une fuite. Fuite de ses habitudes. De soi. Fuite pour se trouver.

Je n'aime guère les voyages. Du moins les déplacements dans l'espace qui n'ont d'autre but qu'eux-mêmes, gratuits en quelque sorte. Je leur préfère ma tour d'ivoire – de granit. Il faut aux voyages une vraie raison, dessein professionnel, personnes à rencontrer, information à vérifier, etc. J'aurais pu courir les vignobles ou les monastères, les œuvres d'art dans les musées, suivre les traces de quelque grand artiste, peintre, musicien, architecte, romancier, enfin tous ces signes infiniment précieux dont la trame constitue l'âme de l'Europe, sa carcasse solide. J'ai préféré la compagnie de Napoléon. Il y a chez lui, au milieu de mille autres traits, une candeur, une fragilité enfantines, et son génie. La conversation malgré la distance des siècles qu'on peut tenir avec lui est éblouissante. Ce n'est pas rien.

Pourquoi suivre Napoléon à la trace ? Sur la personne et le personnage, tout a été dit, écrit, épluché, examiné. Pas un millimètre carré d'un recoin de son existence qui n'ait pas été exploré. On sait tout – et au-delà – de sa vie et de son œuvre. Sauf une chose, qu'on ignorera encore longtemps, fascinante, moteur de la curiosité qu'il suscite : son secret, niché au plus profond de son cerveau, de sa conscience, de son désir, de son âme – pour ainsi désigner son principe vital. Lui, le dissimulateur, réservé, méfiant, sans cesse en représentation, sculpteur attentif de son image et sa légende, qui était-il vraiment ? Qu'avait-il voulu vraiment ? Comment savoir ? Marcher où il a mis ses pas, au hasard des routes interroger lieux et circonstances de détail, personnes qui auraient pu le croiser, en conserver un souvenir, pour tenter de percer le secret de Napoléon : pourquoi pas ?

Le reste, l'histoire, la légende, tout le monde connaît. Tout le monde sait l'aventure merveilleuse du petit enfant, parti dans la vie avec pour tout bagage la modestie d'une famille corse, et qui a marqué l'histoire du monde. Aussi illustre qu'elle puisse se prétendre, une famille corse, c'est pas un sou – ou pas beaucoup de sous –, un horizon limité, un paysage barré par des collections d'interdits sociaux, beaucoup de sérieux, un monde pas léger du tout – toutes ces vieilles personnes vêtues de noir –, et une pression sociale qui vous dit : ici, tu n'arriveras à rien, il faut partir. Parmi toutes les cartes de son jeu, Napoléon avait celle-là, ses origines insulaires impécunieuses, austères. Il a eu le talent – et la chance – d'en faire un moteur puissant.

Tout le monde connaît l'épopée fabuleuse de ce jeune homme de nulle part. Il a professé un amour immodéré – fou, déraisonnable – pour la France, alors qu'il est à peine français. Ce n'est pas en France que sont ses morts et les souvenirs de sa famille. Il a le patriotisme des nouveaux arrivants dans la nation, comme il existe la foi des convertis. À cause de cela, il n'a aucun frein, aucune limite à son ambition et à ses rêves. Grâce à cela, aucun obstacle, aucune inhibition ne se présente devant sa volonté, ce qui, dans la vie ordinaire, pour les gens ordinaires, n'est jamais le cas. On est toujours bridé par des informations de l'histoire, les usages, les bonnes manières, ce qui se fait et ne se fait pas, des collections d'interdits, le bon goût, la morale. Lui, non. « Il ne savait pas que c'était impossible, alors il l'a fait. » Il ne connaissait pas Mark Twain, mais il avait eu l'intuition de ce principe qui fonde les actions héroïques. Ignorance qui anime l'émigré de première génération, le provincial pas informé des

usages du monde, le Juif errant sans attaches, le fou. Sans patrie, ces individus tirent leur formidable énergie – leur génie – de leur absence de racines. Avoir tous les rêves, toutes les ambitions, tous les culots : c'est la condition pour connaître toutes les réussites. À ce niveau, dans le cas de Napoléon – mais sans doute ce mécanisme psychologique est-il transposable à tous ceux qu'on a changés de catégorie sociale –, cela va produire un complexe – complexe des origines –, des doutes, cause de comportements brusques, maladroits, qui finalement causeront sa perte.

Après César et Charlemagne, Napoléon a voulu bâtir un nouvel empire européen. Il m'a fallu du temps pour comprendre que son déguisement en empereur au sommet de la colonne Vendôme n'était pas seulement grotesque, anachronique, prétentieux, mégalomane : c'était un programme politique. Au bout de la colonne d'Austerlitz, il y avait la paix. À la fin de la guerre, une paix de plusieurs centaines d'années. Napoléon voulait reconstruire l'équivalent de l'Empire romain. Projet incroyable, comme il en naît une fois tous les mille ans. Avoir une telle ambition, à l'échelle des siècles, est tout simplement prodigieux. Dans cette perspective, tous les anciens souverains, cramponnés à leurs prérogatives, leurs châteaux, leurs nationalités, leur histoire laborieuse, apparaissent tout à coup comme des vieilleries, comme les débris d'un monde ancien – comme la République de Venise ou celle de Gênes, comme le Saint-Empire romain germanique. Ne manquant peut-être pas de charme, mais complètement inopérants. Souverains d'opérette. Napoléon, c'est un grand coup de fraîcheur, de jeune, apporté à l'histoire.

S'il n'avait pas été contrarié par l'Angleterre, sans doute cet homme moderne aurait-il pu arriver à ses fins – fins grandioses, qui, au-delà des batailles, des qualités du personnage, rendent son aventure passionnante et séduisante et belle. Napoléon, préfigurateur du monde contemporain – monde qui n'est pas encore arrivé, dont on n'a pas même encore la moindre idée : cela suffit-il à expliquer un voyage sur ses pas ? Pourquoi pas ? Sans doute pas.

Je veux voyager pour percer le secret de Napoléon. Pour courir la chance de trouver des informations neuves, de ces informations absentes des livres. J'aimerais découvrir Napoléon vu par les autres, admirateurs ou détracteurs, idolâtres – il y en a – ou ennemis féroces – ils sont nombreux –, qui rangent Napoléon quelque part entre Attila, Hitler et des collections d'escrocs et de voleurs, d'aventuriers, d'usurpateurs. Je veux même savoir ce que pensent de Napoléon ceux qui s'en moquent, qui n'ont pas d'avis, qui ne s'intéressent ni à l'histoire ni à la politique, ni aux grands hommes, ni à rien – les appareils digestifs, la masse. Napoléon vu par les étrangers, les autres, ceux qui l'ont subi. Ceux pour qui il n'a été qu'un conquérant, un chef de guerre, un despote. N'auraient-ils pas, tous ceux-là, une minuscule petite pièce à verser au dossier Napoléon ?

Quand je parle du « secret de Napoléon », je ne pense pas du tout *aux* secrets du personnage, ses cachotteries, ce qu'il ne tenait pas à mettre sur la place publique. Toutes les petites questions que depuis deux cents ans on se pose sur la fidélité de sa maman, l'argent, les femmes, les affaires de basse police, les espions, la duplicité, les

ruses, etc. Tout ce qu'on voudrait savoir sur les mystères et les contradictions de celui qui tour à tour a été tenu pour un conquérant, un demi-dieu, un démon, un sorcier, un manipulateur, un imposteur – voire un messie : « Une autre fois Dieu se fit homme », chante-t-on dans *L'Ajaccienne*. Tous ces secrets ont été sinon tous pénétrés, du moins explorés par nombre d'historiens, et des plus sérieux. Quand j'évoque le secret de Napoléon, loin de moi l'idée de raconter prodiges et phénomènes merveilleux qui entourent son existence, prophéties, prémonitions, apparitions, divinations, hantises. Une voyante a-t-elle « vu » son destin prodigieux ? Le lui a-t-elle annoncé à l'aube de sa jeunesse ? Des lignées de pharaons ont-elles veillé sur lui à travers un petit scarabée d'or qu'il aurait rapporté d'Égypte ? Pourquoi pas ? Là n'est pas la question.

Le secret de Napoléon est plus simplement pareil à celui de tout un chacun : qui est-on vraiment, qui est-on au fond de soi, au plus profond de soi, dans une région de son être qu'on ne sait pas toujours montrer aux autres – et qu'on ne connaît pas toujours soi-même ? Qui est-on ? Qui était Napoléon ? Interrogation passionnante, car il s'agit effectivement d'un génie et d'un homme qui a animé un projet d'une rare envergure, pour de longs siècles unifier le continent européen.

* * *

Avant de me mettre en route, j'ai eu la chance de faire une trouvaille, pour ainsi dire historique, qui a pimenté mon entreprise. À la fin du mois d'avril 1821, à l'article de la mort, Napoléon charge son aumônier, l'abbé Antoine Buonavita, d'apporter à la comtesse Kielmannse-

gge, à Dresde, un certain nombre de documents scellés, destinés au tsar.

« Après moi, écrit l'Empereur à sa correspondante, vous remettrez cet autographe au roi de Bavière avec le paquet scellé que je vous ai confié en 1813 au palais Marcolini, et l'autre que je vous ai envoyé scellé, par l'abbé Buonavita. Le roi est prié de les faire parvenir à l'empereur Alexandre qui y verra comme nous avons été servis, et ce que j'éprouve d'y avoir contribué. Hors Eugène, ne dites rien dans ma famille de cette mission pour laquelle je me fie à vous. Oubliez ce que vous savez du contenu ou de ce que vous en supposez. Sur ce rocher, votre bonne foi a été un de mes bons souvenirs. Je vous le dis et je le répète, quittez ce protestantisme, il vous faut une religion mathématique, solidaire de sympathie. Soyez catholique sans niaiseries, ou grecque sans ajustement. Adieu. Croyez à un revoir. Longwood, le 23 avril 1821. »

Francophile, richissime, supérieurement intelligente, Auguste-Charlotte de Schönberg, comtesse Kielmannsegg, était une admiratrice de Napoléon. Pendant des années elle avait pu accomplir pour lui des « missions importantes et délicates », dit son biographe, et utilement le renseigner sur la société allemande, qu'elle connaissait mieux que personne. Que pouvait bien contenir ce pli, transporté par ce brave prêtre pour la circonstance transformé en agent de liaison, en espion ? J'imagine Buonavita – protégé de Madame Mère et de Fesch, ce natif de Balagne avait la bougeotte et finira sa vie à l'île Maurice, où il repose, dans le petit cimetière de Pamplemousse –, je l'imagine, pour tromper les sbires d'Hudson Lowe, dissimuler l'enveloppe impériale dans les replis de sa soutane ou contre son corps, sanglée dans une pièce de tissu.

Et ainsi traverser l’océan Atlantique gêné par ce secret. Et je l’imagine courir encore de Londres à Dresde, remplir la mission que l’Empereur lui avait confiée, et protéger le fameux pli des intempéries, des vols, de la curiosité de la police, des polices. Que pouvait-il bien contenir? Personne, depuis deux cents ans, n’a jamais tenté d’explorer ce mystère. Qu’est-ce que, à l’instant de passer dans l’autre monde, Napoléon pouvait donc avoir de si précieux à faire connaître au tsar? Quelle explication ultime avait-il à lui prodiguer? Quelle recommandation? Quel aveu?

Quand le bon aumônier peut enfin se débarrasser du paquet qui gênait ses mouvements, et que le pli arrive à Dresde, où habitait la comtesse, Napoléon est déjà mort. Personne ne le sait. Mais l’Empereur a déjà « rendu à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l’argile humaine ». Chateaubriand avait le sens des formules. Napoléon n’est plus. Qu’avait-il donc de si important à faire savoir au jeune empereur de toutes les Russies?

J’ai l’intuition que cette lettre d’un empereur à l’autre contient en résumé ce que Napoléon aurait aimé faire de sa vie, un autre testament. Que contenait cette enveloppe? On ne l’a jamais su. Les dernières pensées de Napoléon? Ses dernières confidences? Un conseil? Ou bien le secret ultime de sa vie, ce que personne n’a jamais perçu, n’a jamais compris de lui? Quelques jours plus tôt, sentant sa fin prochaine, Napoléon avait effectivement dicté son testament, plein d’attentions pour ceux qui avaient accompagné ses premiers pas dans l’existence. Il avait écrit une longue lettre à son fils, d’une belle élévation, que tous les hommes d’État européens gagneraient à lire et méditer. Ces documents sont

publics, bien connus, en tous sens étudiés. Mais la lettre remise à Buonavita ? Personne ne s'en est jamais occupé, n'est allé voir. Peut-être à ce niveau de secret ne trouvera-t-on jamais rien. Ce n'est pas impossible. Ce qui ne m'empêche pas d'essayer de deviner la portée de cette missive. « Oubliez ce que vous savez du contenu ou de ce que vous en supposez », avait-il écrit à sa correspondante. Qu'avait-il donc expédié de si précieux ou de si dangereux ?

J'ai l'impression – ou j'aimerais vouloir – que, pour percer ce secret, marcher sur les traces de Napoléon pourrait se révéler utile. Tant Napoléon – comme nous tous, du moins comme les gens d'action –, tant Napoléon est dans ce qu'il a fait. Et ce qu'il a fait – ou ce qu'il a voulu faire – le définit. Cette lettre mystérieuse, pour ainsi dire ultime expression de son esprit puissant, pour en estimer le contenu, sans doute faut-il refaire, physiquement, à travers le monde, le chemin parcouru par son auteur.

Suivre ce chemin en Europe, parce que le projet international de Napoléon a constitué la part la plus singulière, la plus fantastique de son œuvre. Tout ce qui a consisté à remettre le pays en ordre après la Révolution – qui a été bel et bon, et qui a duré – est intéressant sur le plan administratif, juridique, mais ne fait pas vraiment rêver. Ensuite le volet international de l'épopée est intéressant en ce que la gloire militaire à l'étranger soutenait, sur le plan matériel et en prestige, la politique intérieure de Napoléon. Les besoins, au fil du temps, sont allés en augmentant, et l'entreprise européenne a pris des proportions immenses, d'autant plus prodigieuses – et fragiles...

L'excellente comtesse mourut à Dresde, au palais Marcolini, en 1840. Comme le lui avait recommandé l'illustre captif, elle avait embrassé la religion catholique. Dans ses dernières volontés, elle avait précisé comment elle souhaitait être portée en terre : « On me vêtira d'une robe noire, car je suis en deuil depuis le 5 mai 1821, jour de la mort de l'empereur Napoléon. »

* * *

Deux mots encore avant de partir.

Napoléon a toujours fait partie de mon univers familial. Comme la tour Eiffel ou le mont Blanc – ou le bleu de la mer ou les étoiles –, enfin une de ces certitudes qui servent de repère et construisent l'imaginaire. Il appartenait à la fois à l'histoire et à la Corse. Un grand homme dans les deux cas. Son nom, quand j'étais enfant, était un nom commun, synonyme d'empereur, de héros absolu, d'astre brillant. Pour m'instruire – et m'inculquer la foi napoléonienne? –, on m'avait offert un splendide livre, joliment illustré, immense – que je dois toujours posséder, dans un coin de ma bibliothèque; peut-être l'ai-je racheté, je ne sais plus, parce que l'original à force d'avoir été compulsé était en lambeaux –, *Napoléon raconté aux enfants*. De l'épopée j'avais moins retenu les batailles ou les grandes réalisations que des anecdotes : la bagarre de boules de neige dans la cour du collège de Brienne – évidemment inventée pour les besoins de la légende, qui montrait Bonaparte précoce, vaillant, bon camarade... –, le retour des cendres sur la *Belle-Poule*... Austerlitz était traitée sur une grande double page, pleine de soldats charmés et d'un grand soleil.

Sans parler du Napoléon d'Ajaccio, ravalé au rang

d'objet de pacotille, statufié, clinquant, qui semblait n'avoir été rien d'autre qu'une célébrité de quartier, un chanteur de charme amélioré, une star.

Plus grand, sans très bien connaître la période de l'Empire, j'ai été réservé par rapport au personnage. J'avais deux griefs : il avait été un général de la Révolution et s'était appliqué à faire triompher en Europe les idées de 89 – elles n'ont toujours suscité chez moi que la plus extrême réserve, voire du dégoût. Mais aussi la mégalo-manie du personnage, pour un oui ou un non représenté en empereur romain, comme à la grande époque de l'empire de Trajan.

Puis j'ai fait la connaissance de Napoléon, quand on m'a demandé d'en raconter la vie. Commande d'une biographie m'avait été passée par les regrettées éditions France-Empire, au nom prédestiné. J'avais pris le parti d'écrire la vie de l'Empereur à la première personne : moi, Napoléon, je vais vous raconter ce qui s'est passé... Ça avait été amusant. Quelques semaines, quelques mois, j'avais eu la chance de partager sa vie, j'avais été conquis. J'avais découvert un bonhomme hyperintelligent, malin, cultivé, supérieur, jamais bas. Et drôle, plein d'humour, ramassant sans cesse ses proches, ses collaborateurs, ses interlocuteurs, par une bonne plaisanterie. Une espèce d'affection était née.

Je me rappelle. J'avais envie d'expliquer à Napoléon le monde d'aujourd'hui, tout ce qui avait été inventé, n'existait pas de son temps, les progrès techniques, les perfectionnements dans les moyens de communication, etc. Je lui expliquais – très vite, de façon synthétique, sans distraire un instant, l'Empereur n'avait pas une seconde à perdre – le téléphone, l'ordinateur, l'avion, les automo-

biles. Je lui montrais tout ce qu'on avait écrit sur lui : il était amusé. Je lui parlais d'Ajaccio aujourd'hui : il était effaré. Il l'était également par l'enlaidissement généralisé du monde. Comme s'il avait conscience d'avoir été l'ultime digne avant le déferlement dévastateur du monde moderne...

Je me suis mis à le défendre. Depuis, d'ailleurs, je le défends. Je n'aime pas qu'on le rabaisse. Qu'on le voie par le petit bout de la lorgnette. Il est unique.

Aujourd'hui, le génie de Napoléon continue de me fasciner. Même si le nombre des batailles et des morts – la démesure, la folie, l'*hybris* – aurait tendance à me lasser, à me dégoûter – comme je suis dégoûté, par exemple, par la quantité d'alcool ingurgitée par un alcoolique. Napoléon a bien été intoxiqué, par la gloire, les honneurs, la renommée, la célébrité. Il lui fallait des doses toujours plus importantes pour en apaiser le manque. Malgré tout, ce génie continue à m'intriguer. Notamment sur le plan psychologique. Je me demande comment, sortant d'une petite maison d'Ajaccio, il a fait pour monter aussi haut, et en vingt ans – le temps de sa vie publique – accomplir une œuvre aussi considérable. Et comment – autre interrogation vertigineuse – cet esprit si puissant, si aiguisé, lucide, n'a-t-il pas vu, à certains tournants, qu'il allait trop loin? Qu'il aurait dû prendre son temps? S'arrêter? Les questions sur Napoléon se renouvellent, inépuisables, excitantes.

En avant.

Table

La comtesse et l'Empereur.	7
I. Ma campagne d'Italie.	19
<i>Intermède 1.</i> Rêveries au bord du Nil	117
II. Excursions en Europe	129
<i>Intermède 2.</i> Elbe, petit royaume.	277
III. Fin de partie : rendez-vous à Waterloo	297

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

